

Un jour poussé à bout, il rendit à son beau-frère outrage pour outrage : il fallut les séparer. Le conseiller porta plainte ; l'accusation fut suivie avec acharnement ; mon père perdit sa place, fut jeté en prison et n'en sortit que pour venir expirer dans les bras de ma mère. Au bout de cinq mois d'une vie languissante, elle le suivit au tombeau, et moi, déjà assez âgée pour sentir tout mon malheur (j'avais neuf ans alors,) je fus recueillie par mes grands-parens ; ils me prodiguèrent de tendres consolations, des soins touchans, et m'attachèrent à la mort dont j'étais aussi menacée, car tant et de si douloureuse pertes avaient presque éteint en moi le principe de la vie.

« Maintenant le bon Fritz et moi nous travaillons pour eux, lui en secret, moi dans les momens que ne réclament par les infirmités de ma grand-mère ; mais ces secours sont faibles, et chaque jour les besoins de la vieillesse deviennent plus grands. Depuis que vous vous êtes établi près de nous, M. Théodore, mes bons parens ne semblent plus tristes, plus inquiets sur mon avenir ; ils vous aiment presque autant que moi ; oui, je puis vous l'avouer, mais leur pauvreté les empêche de vous dire : « Voilà notre Frédérika notre unique bien, rendez-la heureuse. Ils sentent que ce serait vous charger du fardeau de leur misère, ils soupirent et se taisent. » — « Eh bien ! j'accepte le don. » répondit Théodore, en pressant contre son cœur le bras de Frédérika ; et ils entrèrent chez le rent-master. Apaisé par la somme qu'ils lui portaient, il accorda pour le reste quelques jours de délai, et les jeunes amans revinrent en toute hâte porter cette heureuse nouvelle aux deux vieillards.

Théodore, retiré chez son maître, se demandait par quels moyens il parviendrait à tirer les parens de Frédérika de l'état misérable où ils étaient tombés. Il avait entendu parler de quelques traits de bienfaisance des membres de la famille impériale ; mais lui, il est Français, et ce titre... ce titre ! C'en est un auprès du jeune Prince de Reichstadt. « Lui aussi est né en France, » s'écria Théodore ; comme frappé d'un trait de lumière. Aussitôt il prend une feuille de beau papier, une plume neuve, et il écrit :

MON PRINCE,

J'ai été caporal dans la jeune garde à Paris ; maintenant je suis garçon Armurier à Vienne ; je manie mieux les armes que la plume, mais la vérité a son éloquence : c'est celle du troupiier Français. Nous sommes compatriotes, mon Prince ; vous êtes né au château des Tuileries, et moi rue Saint-Martin. Je me suis battu à Brienne, à Lapon, Montmirail sous les yeux de votre père qui s'y connaissait ; il a dit que je me battais bien. Voilà mes titres pour vous écrire ; voici ce que j'ose espérer du fils de mon chef de file. Les événemens le sort et l'amour m'ont depuis trois ans fait connaître les grands parens de ma prétendue, dont je joint les noms et demeures ; ce sont de pauvres et vertueux sujets de votre oncle l'empereur ; ils sont illégalement taxés et poursuivis. Parlez pour eux à votre oncle, mon Prince, cela vous portera bonheur ; il faut peu de chose pour faire vivre deux vieillards et moi j'ai mon gagne-pain et celui de ma

femme dans mes deux bras. Je n'amènerai Frédérika en France qu'après la mort de ses parens ; faites, mon Prince, que l'ancien soldat du père rapporte au pays le souvenir d'un trait d'humanité du fils ; je vous promets de classer celui-là avec les grandes actions dont le souvenir ne mourra jamais dans le cœur de Théodore.»

Le jeune comte de Lebau, amateur passionné de la chasse, venait souvent dans la boutique de l'armurier. Les manières franches de Théodore lui plaisaient ; il parlait lui-même parfaitement le Français, et aimait à causer avec le jeune Parisien ; ces causeries avaient établi une sorte de familiarité entre le seigneur et le soldat ouvrier. Le comte entra dans la boutique au moment où Théodore venait d'y descendre, après avoir terminé son placet : « Votre arrivée est de bon augure, dit-il au comte ; je ne savais par qui faire remettre cette pétition au Duc de Reichstadt ; je suis sûr que M. le comte ne refusera pas de me rendre ce service. » Le comte sourit plus d'une fois, en lisant le placet, s'attendrit au récit que lui fit Théodore, et lui dit : « Avant la fin de la journée, la pétition sera remise à son adresse. »

« Eh bien ! M. le Comte, reprit Théodore, sur cette bonne espérance j'aurai tantôt demandé la main de Frédérika et nous boirons à votre santé le jour des noces. » — « Vous y boirez avec du bon vieux vin de Rhin » répondit gaiement le comte, en frappant sur l'épaule du Français.

Le soir, Théodore vint, selon sa coutume causer avec Frédérika ; il fut aisé de s'apercevoir qu'il était distrait, agité. La jeune fille et ses vieux parens s'inquiétaient de ce trouble, et n'osaient en demander la cause ; assis en cercle autour du lit où reposait la grand-maman, le fidèle compagnon de sa longue carrière lisait à haute voix des cantiques, que répétait en fausset le bon et simple Fritz. Théodore et Frédérika faisaient face à l'unique fenêtre qui donnait l'air et le jour à ce modeste asile, et qu'on brégeait un chêne, monument de famille. Ses branches hospitalières portaient en dôme leur épais feuillage jusqu'au toit ; quelques-unes formaient un berceau au-dessus du banc placé près de la porte, et d'où il était facile de voir tout ce qui se passait dans l'asile de l'honnête et pauvre famille Engolmans. Théodore fut tiré de son extase par un léger bruissement du feuillage ; l'air était calme, la fenêtre entr'ouverte : il lève les yeux il voit le visage expressif d'un adolescent ; ses regards animés brillans de jeunesse et de joie, sont fixés sur le groupe dont Théodore faisait partie. « C'est lui, j'en étais sûr, » s'écria le jeune armurier, en se plaçant dans l'attitude du salut militaire. Aussitôt quelque chose de lourd tombe aux pieds de Théodore, et la vision disparaît. Avant qu'aucun des témoins de cette scène eût deviné le motif de l'exclamation, ni de l'action de Théodore. L'objet qui venait de motif de l'exclamation, ni de l'action de Théodore. L'objet qui venait de tomber

\* Il est d'usage en Allemagne, dans les classes inférieures, de planter devant chaque maison un arbre et de graver sur son écorce les noms des chefs de ménage qui se succèdent dans la chaumière, ainsi que les mariages et les naissances, ce sont les arbres généalogiques des pauvres.

était une bourse contenant plus d'or qu'il n'en fallait pour soutenir pendant toute une année le pauvre ménage ; il y avait à part un rouleau de ducats sur lequel ces mots étaient écrits : *Pour les noces de Théodore et de Frédérika Engolmans.*

« Ah ! dit Théodore d'un air triomphant je savais bien que je réussissais : *bon sang ne peut mentir.* »

#### LA DERNIERE CARTOUCHE.

C'était le 30 mars, l'intrépide Mortier venait de faire à l'envoyé d'Alexandre cette énergique réponse : « J'effectuerai ma retraite devant et malgré l'ennemi. » Animé par le courage de son chef, un soldat, qui avait vaillamment défendu l'avant poste qui lui avait été confié, blessé grièvement reculait, accablé par le nombre, en jurant avec toute l'énergie d'un grenadier obligé de céder pied à pied le terrain. Sa giberne était vide ! Harassé de fatigue et honteux de rentrer dans Paris sans avoir vaincu, il avait jeté son fusil dans un fossé et s'était étendu par terre, attendant la balle ou le coup de lance du vainqueur. « Sacrebleu ! s'écria-t-il, plus de munitions ! mourir comme une bête ! » Et il se meurtrissait le front avec les poings. Le bruit des pas d'un homme qui s'approchait le tira de sa stupeur. Il cria : « Qui vive ? »

— Français ! répondit un garde national.

— As-tu des cartouches ? lui dit le grenadier, en se relevant précipitamment.

— Encore deux, c'est tout, et je les ménage ; pas une n'a manqué son Cosaque.

— Tiens, prends, ma montre d'argent ; mais, pour Dieu, donne-moi une cartouche !

Et le grenadier, en disant ces mots, avait tiré sa montre de son gousset.

Le garde national refusait le don du soldat, et se montrait inflexible à sa prière.

« Sacrebleu, reprit le grenadier, tu ne vois donc pas que je suis blessé, que je vas mourir là ; je veux saluer encore un Prussien, et tu me refuses ! »

Comme il parlait ainsi, un détachement des hussards de la mort accourait à toutes brides vers l'endroit où il était tombé. Le garde national voit des larmes rouler dans les yeux du soldat ; ému, il tire de sa giberne les deux cartouches qui lui restent, bourre son fusil, l'amorce, tire sur les hussards, en abat, un, et jette en foyant sa dernière cartouche au grenadier.

« Merci, frère ! » lui crie le soldat. Et, saisissant avec une espèce de rage le précieux cadeau qu'il vient de recevoir, il déchire le papier, qui ne renfermait que du son ; furieux, il croise la bonnette en murmurant :

« Gredins !..... » Ce mot fut le dernier qu'il prononça.

#### ANECDOTE DRAMATIQUE.

LE NEZ DE CIRE.

N'êtes vous pas le grand faiseur de nez par brevet d'invention ?

— C'est moi-même.

— Ah ! monsieur, quel service votre art sublime va rendre à l'humanité... Votre fortune est faite, et les nez reconnaissans vous élèveront un jour des autels.